

Akira Mikabayashi
une langue venue d'ailleurs

(2011)

12

Au commencement était donc Arimasa Mori qui m'avait appris la gravité et la profondeur de l'expérience d'appropriation du français. « Apprendre le français, me dis-je, c'est un projet de vie, le projet de toute une vie. » Je compris que toute ma vie à venir était appelée à s'y engager. Par ailleurs, Wolfgang, à travers la présence lumineuse de Suzanne, était également là pour me pousser vers une incursion lointaine et prolongée dans le territoire de la langue française. Mais ces deux sources d'énergie, ou plutôt trois si j'accorde une importance toute particulière à la place occupée par Suzanne dans la production mozartienne, auraient-elles été suffisantes pour que ma vie d'adulte entière se déroulât dans l'immense sphère de la langue française ? Je n'en suis pas sûr. Car, finalement, un troisième (ou quatrième) nom entra dans ma vie dès la première année de mes études universitaires pour ne plus me quitter : Jean-Jacques Rousseau.

76

Lycéen, je ne savais rien de lui ; l'image que j'avais de Jean-Jacques n'allait guère au-delà de quelques poncifs directement issus de manuels scolaires. Mais lorsque, vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, sous l'influence décisive d'Arimasa Mori et dans le contexte de la révélation mozartienne, ma décision fut prise d'essayer d'entrer dans l'univers du français, je ressentais vaguement la nécessité de commencer par Rousseau qui m'était apparu comme *le* penseur par excellence de la modernité. Je n'étais pas insensible à la présence diffuse de tout un discours social de gauche sur l'auteur du *Contrat social*. Rousseau, le père de la démocratie moderne ; Rousseau, le précurseur de la Révolution française ; Rousseau, le premier écrivain moderne, etc. Puis, il faut dire qu'« être moderne » avait une valeur absolue pour moi, moi qui savais que mon père avait souffert d'un régime militaire d'un totalitarisme barbare et sanguinaire, subissant jusqu'à la torture physique et mentale. Je voyais derrière le portrait du citoyen de Genève l'ombre à la fois frémissante et discrète de mon père. Puis, de toute façon, vu la place incommensurablement importante occupée par le Mozart des *Noce de Figaro*, le choix du XVIII^e siècle n'était pas négociable. Mozart et Rousseau ont été les deux héros de ma jeunesse et, près de quarante ans plus tard, ils le demeurent.

Je lus d'abord le *Discours sur les sciences et les arts*. Les grandes œuvres de Rousseau étaient

77

disponibles en japonais. Mais je ne pense pas avoir lu le *Premier Discours* en japonais. J'eus l'audace de plonger directement dans le texte de Rousseau. Je me battis avec les amples ornements du style oratoire et la complexité des structures grammaticales ; parfois, le sommeil me gagnait quand j'étais en peine, mais je résistais. Je mis ainsi longtemps pour parvenir jusqu'à la fin : je n'avais pas succombé à la tentation de lire mon auteur dans la traduction. Je dévorai ensuite le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* qui faisait partie de la bibliographie d'un bon cours que j'avais suivi sur l'histoire des idées politiques et sociales. J'essayai aussi de percer l'épaisseur des six cents pages de l'*Émile*, mais je n'atteignis pas la fin avant mon départ pour Montpellier. Je tentai par ailleurs de pénétrer dans les écrits intimes de Rousseau par la porte des quatre *Lettres à Malesherbes*. Je lisais, je lisais, je lisais. Je lisais avec acharnement, mais la langue de Rousseau était comme un gigantesque bloc de roches qui se dressait devant moi pour me barrer le chemin et que je n'arrivais pas à briser à coups de dictionnaires. Ou alors elle était comme une femme inaccessible ; je la désirais, elle me repoussait, elle fuyait, elle se dérobaient sans cesse, alors que je cherchais désespérément à la retenir. Quelquefois, je ne la voyais même pas. Elle était comme enfoncée dans une brume épaisse. Se couvrait-elle d'un voile opaque qui m'empêchait

de la voir dans la clarté du jour ? Ou un écran mystérieux était-il descendu pour s'interposer entre elle et moi, un écran noir qui m'obscurcissait la vue ?

Cependant, malgré les difficultés, la lecture des textes que je viens de citer laissa chez moi des traces indélébiles. Je fus ébloui d'emblée par certaines pages du *Discours sur les sciences et les arts*, où je retrouvais la thématique qui m'était devenue chère à travers mon expérience mozartienne. Ou serait-il plus juste de dire que Rousseau nommait ce qui restait innommé et innommable dans ma perception de la musique mozartienne ? J'avais, en tout cas, le sentiment que Rousseau parvenait à donner les mots adéquats, une expression verbale appropriée à mon écoute du musicien génial, à toute l'émotion que suscitait en moi la dynamique musicale des *Noces de Figaro*. Ce fut comme un miracle.

J'ai sous les yeux quelques vieux classeurs qui contiennent plusieurs centaines de fiches de citations que je me confectionnais à cette époque-là au gré de mes lectures quotidiennes, lentes et laborieuses. En lisant Rousseau, je relevais des phrases, des paragraphes, des passages, parfois même des pages entières qui avaient retenu mon attention d'une façon ou d'une autre, pour me les transcrire ; c'était une façon de me les approprier, de les mettre en réserve, avec l'espoir de les introduire plus tard dans un mémoire que je devais remettre à mon direc-